



HAL
open science

Folklore et Front populaire : savoir du peuple ? divertissement pour le peuple ?

Bertrand Müller

► **To cite this version:**

Bertrand Müller. Folklore et Front populaire : savoir du peuple ? divertissement pour le peuple ?. Vigna, Xavier; Vigreux, Jean; Wolikow, Serge. Le Pain, la paix, la liberté. Expériences et territoires du Front populaire, Les Editions sociales, pp.117-133, 2006. halshs-00769709

HAL Id: halshs-00769709

<https://shs.hal.science/halshs-00769709>

Submitted on 3 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bertrand Müller

Folklore et Front populaire : savoir du peuple ? divertissement pour le peuple ?

L'alliance entre le Front populaire et le folklore paraît doublement établie et admise¹. Du côté du Front populaire, la création d'un Musée des Arts et traditions populaires en 1937 s'inscrit dans la logique de la politique culturelle sinon initiée du moins encouragée et soutenue par le gouvernement de Léon Blum². Du côté de l'histoire de l'ethnologie, et en particulier de l'ethnologie de la France, cette alliance redonne à la discipline une généalogie plus acceptable que celle que paraissait lui léguer le régime de Pétain qui s'est beaucoup servi du folklore. Un homme a incarné et porté cette double alliance : Georges Henri Rivière qui est ainsi devenu la figure du «militant culturel du Front populaire» selon l'expression de Pascal Ory³. Nombreux sont les témoignages qui confortent cette interprétation. A commencer par le rôle de Paul Rivet, premier élu de gauche à Paris avant même le triomphe de la gauche aux élections de mai⁴. Conservateur du Musée de l'homme au Trocadéro, il avait appelé à ses côtés Georges Henri Rivière pour lui confier la direction de la section des Arts et traditions populaires consacrée à l'ethnographie de la France et au folklore. C'est lui qui initie la reconstruction du Palais de Chaillot prévue pour l'Exposition internationale des Arts et techniques qui a lieu à Paris en 1937. Dans le cadre de celle-ci ont lieu de grandes fêtes folkloriques et un grand colloque international de folklore, le premier du genre, devait la clore.

Pourtant cette opération de fusion ne pouvait aboutir sans que le folklore ne soit débarrassé de ses oripeaux passéistes et provincialistes. P. Ory perçoit une forte convergence entre la démarche «séculaire mais confinée des folkloristes» et les activités des associations culturelles du Front populaire qui partagent une semblable «préoccupation de protection et de mise en valeur des expressions culturelles locales»⁵. La presse de gauche participe également à cet engouement pour la «politique folkloriste» selon l'expression qu'utilise Albert Udry à Radio-Liberté. Le folklore contribue dès lors pleinement à la valorisation de la culture populaire, ou mieux à la «popularisation de la culture»⁶. Etymologiquement «connaissance» ou «science» du peuple, le folklore trouve donc avec le Front populaire la possibilité d'exprimer son ambivalence qui est d'être à la fois une connaissance et une pratique, par laquelle il se distingue au moins de l'ethnographie qui elle demeure en principe sur le seul terrain de la science. André Rémy souligne dans *L'Humanité* (2 août 1936) la nécessité de «déterminer dans quelle mesure, dès maintenant, la défense de la culture et son extension doivent être entreprises par le peuple lui-même.⁷ » Michel Leiris peut saluer avec les Arts et traditions populaires une «transformation terminologique» qui marque aussi la «victoire d'une perspective philosophique totalisante, de tonalité progressiste» et « un projet d'éducation populaire»⁸.

Trois expressions, politique, culturelle et scientifique du populaire se trouvent ainsi réunies ou rattachées à un moment historique – 1936 – en quelque sorte inaugural. Dans les remarques

¹ Cette publication s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

² Voir notamment Pascal Ory, *La belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire 1935-1938*, Plon, Paris, 1994 ; Isac Chiva, «Entre livre et musée. Emergence d'une ethnologie de la France», in Isac Chiva et Utz Jeggle, *Ethnologues en miroir. La France et les pays de langue allemande*, Editions de la MSH, Paris, 1987, p. 9-33

³ Pascal Ory, «Georges Henri Rivière militant culturel du Front Populaire?», *Ethnologie française*, n° 1, 1987, p. 23-28.

⁴ Jean Jamin, «Le savant et le politique: Paul Rivet, 1876-1958», *Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, n° 3-4, 1989, p. 277-294.

⁵ Pascal Ory, *La belle illusion...*, *op. cit.*, p. 500 et suiv.

⁶ Pascal Ory, «Georges Henri Rivière militant culturel du Front Populaire?», *op. cit.*

⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁸ Michel Leiris, *L'avant-garde communiste*, 1937, cité in Pascal Ory, *La belle illusion*, *op. cit.*, p. 503.

qui suivent, je voudrais interroger cette convergence qui me paraît en partie trompeuse historiquement, culturellement, scientifiquement et sans doute aussi politiquement.

Le folklore et le Front populaire : simultanéité ou contemporanéité

Historiquement, la simultanéité du Front populaire et l'affirmation des études folkloriques en France est en partie une coïncidence mais une coïncidence intéressante pour l'histoire contemporaine. Le gouvernement de Léon Blum n'a initié aucun des événements qui marqueront les manifestations les plus spectaculaires du folklore pendant les années trente, ni la création du Musée des Arts et traditions populaires, ni l'organisation de l'Exposition internationale des Arts et techniques, ni le Congrès International de folklore auquel d'ailleurs participe une délégation allemande dirigée par le national-socialiste Adolf Hellbock. Ces trois événements culturels ponctuent les tentatives d'institutionnalisation du folklore dans les années trente. Ethnologie et folklore ont chacun leur généalogie propre. La création de l'Institut d'ethnologie en 1925 par Marcel Mauss, Lucien Lévy-Bruhl et Paul Rivet est une date inaugurale pour l'ethnologie qui se définit alors encore comme une ethnologie exotique, en fait coloniale. La rupture instauratrice du folklore se situe au tournant des années 1930 lorsque André Varagnac et Pierre Saintyves restructurent l'ancienne société ethnographique de la France pour créer une nouvelle Société de folklore français qui se démarque ainsi de l'ethnologie. Bien évidemment, dans les années trente notamment, ces histoires parallèles se croisent, mais il importe aussi d'en maintenir les particularités car elles ne sont pas simplement les pièces complémentaires d'un même programme, mais relèvent chacune d'ambitions, de visées, de méthodes particulières. Deux voies se développent en parallèle : une voie muséographique qui vise au travers de la redéfinition des musées de société un projet culturel fondé sur un programme scientifique : ce sera la voie des Arts et traditions populaires. Elle sera portée par Georges Henri Rivière. L'autre perspective ambitionne une restructuration et une professionnalisation de la recherche folklorique qui tente de se démarquer des modèles reconnus comme celui d'Arnold Van Gennep. Cette seconde voie est portée par André Varagnac.

Le Musée du Trocadéro avait été réorganisé en 1928 par Paul Rivet ; il s'adjoint Georges Henri Rivière pour diriger la section française. En 1935 le Palais du Trocadéro est démoli en vue de l'Exposition universelle de 1937 mais le nouveau Palais de Chaillot ne sera inauguré qu'en juin 1938, matérialisant la séparation de l'ethnologie exotique de l'ethnologie de la France pour laquelle sera aménagé un espace propre dans l'une des ailes du Palais. Créé en janvier 1937, le Musée national des Arts et traditions populaires est placé sous la tutelle de la direction des Musées nationaux.

La création d'un musée français de folklore est une idée ancienne qui remonte à 1889, lors de l'ouverture du Musée de l'Homme. Après la fermeture de la salle de France en 1931, plusieurs projets s'orientant vers la réalisation de musées en plein air dans le but de montrer une «véritable France en miniature» sont discutés ; le Bois de Boulogne est assez rapidement retenu comme site du futur musée du folklore. Sous la tutelle de la Société de folklore français, un comité est chargé de faire coïncider cette opération avec l'Exposition universelle de 1937 dont l'organisation est confiée à Edmond Labbé en 1934. La création du Musée des Arts et traditions populaires est officialisée en janvier 1937, en avril un décret prévoit l'attribution de fonds pour son aménagement mais la démission de Léon Blum, en juin, conduit à une impasse. Budgétisé officiellement pour 1938, le musée reste enfoui dans des caisses du sous-sol du Trocadéro⁹.

L'exposition internationale, la dernière du genre à Paris, ouvre ses portes le 15 mai dans un

⁹ Voir Nina Gorgus, *Le magicien des vitrines. Le muséologue Georges Henri Rivière*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2003 ; et aussi, mais moins important et moins complet pour la période, Martine Segalen, *Vie d'un musée. 1937-2005*, Plon, Paris, 2005.

climat politique et social difficile et jusqu'au 25 novembre elle accueillera près de 34 millions de visiteurs. Elle est organisée sur le thème du régionalisme. Les deux pavillons français en exprimaient bien l'ambiguïté : d'un côté de la Seine, un Centre régional fusionnant folklore et régionalisme qui aboutit en fait à une sorte de «folklorisation commerciale»¹⁰, de l'autre côté, un Centre rural, dans lequel G. H. Rivière et A. Varagnac, loin de toute commercialisation touristique, mettent en scène un village idéal, conçu à partir de la commune de Romenay-en-Bresse, avec l'ambition de valoriser la culture locale dans sa spécificité proposent une expérimentation muséographique originale, peu onéreuse, susceptible de servir de modèle à développer dans les régions.

Le Congrès international de folklore – troisième grand événement de l'éphémère apogée du folklore dans les années trente – se tient à Paris du 23 au 28 août au Louvre¹¹. Le Congrès constitue une reconnaissance du folklore par l'université. Placé sous le patronage de Jean Zay ministre de l'éducation nationale, Georges Monnet, ministre de l'Agriculture et Léo Lagrange, sous-secrétaire d'Etat à l'Education physique et aux Loisirs, le Congrès est présidé par Paul Rivet, et les vices présidents sont Henri Berr, Marc Bloch, Célestin Bouglé, Albert Demangeon, Lucien Febvre et Marcel Mauss aux côtés de Jean-Charles Brun, président de la Fédération régionaliste, René Maunier, président de la Société de folklore français¹². A lui seul le congrès rassemble les éléments très composites, parfois contradictoires qui convergent autour de l'émergence d'une discipline nouvelle qui hésite entre ses intérêts scientifiques et pratiques, intellectuels et politiques, pédagogiques et esthétiques.

La concrétisation de ces trois événements a coïncidé partiellement avec l'avènement du Front populaire, mais aucune de ces manifestations n'en a été la volonté ou la création. La simultanéité, productrice de contemporanéité, fausse la perspective en proposant un lien privilégié et tout de même paradoxal entre le développement du folklore dans les années trente et le Front populaire. Certes, la coïncidence n'est pas factice, les autorités du Front populaire en quête de programmes culturels ont réagi positivement aux propositions qui lui étaient ainsi soumises. Jean Zay voulait annexer les Arts et traditions populaires au musée du Louvre, réaliser un musée central à Paris et des musées régionaux. La création d'une chaire d'arts et traditions populaires à l'Ecole du Louvre tenue par G. H. Rivière et A. Varagnac permettait de former les conservateurs des futurs ethnomusées. La dimension culturelle, muséographique et pédagogique, de l'institutionnalisation du folklore a effectivement correspondu aux volontés culturelles du gouvernement du Front populaire. Les acteurs de cette institutionnalisation s'ils ne sont pas hostiles au Front populaire n'en sont cependant pas d'ardents militants. Ni A. Varagnac ni G.H. Rivière ne sont militants, ils défendent tous deux, une conception dépolitisée du folklore et surtout ils cherchent auprès des autorités en place les alliances et les soutiens nécessaires pour développer leur projet. Si la rencontre a lieu, elle ne renforce pas sensiblement la position institutionnelle du folklore. En revanche, elle a favorisé une représentation positive de l'histoire de l'ethnologie de la France associée au Front populaire, sanctionnant ainsi dans l'après coup certaines des propositions programmatiques débattues pendant les années trente alors même que les acteurs qui les portaient n'avaient pas ou peu les moyens de les concrétiser.

Le folklore, entre ethnologie et histoire

Le folklore oscille alors entre pratique culturelle et connaissance scientifique, fait l'objet d'un débat à la fin des années vingt qui se développe sur deux registres : la reconnaissance scientifique du folklore autrement dit la définition légitime du folklore et son

¹⁰ Nina Gorgus, *Le magicien des vitrines...*, *op. cit.*, p. 110.

¹¹ Cf. Catherine Velay Vallantin, «Le Congrès international de folklore de 1937», *Annales HSS*, n° 2, 1999, p. 481-506.

¹² George Henri Rivière et André Varagnac se chargent du secrétariat. Le Comité scientifique réunit près de 150 personnes choisies dans les milieux universitaires, les conservateurs de musée, les associations folkloriques.

institutionnalisation ou sa professionnalisation, d'une part, et, d'autre part, l'articulation du folklore et de l'ethnographie, autrement dit le rapport entre l'ethnologie des pays exotiques et l'ethnologie de la métropole. Les théoriciens du folklore dans les années trente s'accordent sur l'idée de faire du folklore une science sociologique et de l'extraire ainsi du «traditionisme»; en revanche ils sont divisés sur l'articulation du folklore avec l'ethnographie. Parmi eux Pierre Saintyves. Il est alors une figure centrale, non pas dominante, des études folkloriques, incarnation même du folklore, selon Sébastien Charléty. Sous le pseudonyme d'Emile Nourry, il est un éditeur actif et prolifique de littérature folklorique. Il est aussi auteur. En 1935 paraît à titre posthume son *Manuel de folklore*¹³ dans lequel il développe une conception moins «passéiste» du folklore qu'on ne l'a généralement écrit, qu'il étend à l'ensemble de la vie populaire. Le folklore dont il propose une définition et une organisation «scientifique» est la «science de la culture traditionnelle dans les milieux populaires des pays civilisés»¹⁴. Son plan d'enquête globale prévoit trois volets : la vie matérielle, la vie spirituelle et la vie sociale. La vie matérielle ne se réduit pas aux traditions mais se réfère aux modes de subsistance, au travail au village et dans les cités, aux loisirs ou au repos, ainsi qu'au salaire ou à la propriété. Le chapitre méthodologique, malgré ses naïvetés, développe l'ensemble des modalités de l'enquête ethnographique telles qu'elles seront proposées et discutées par la suite : de la monographie locale, qui suppose une grande familiarité et un long travail sur le terrain, à l'enquête régionale, structurée à partir de responsables régionaux qui servent de relais à des correspondants locaux sélectionnés dans le clergé ou parmi les instituteurs, à l'enquête nationale, enfin, qu'il justifie en raison des matériaux comparatifs qu'elles sont susceptibles d'apporter, il ne néglige aucune des dimensions de la recherche folklorique. Cofondateur avec André Varagnac de la Société de folklore français, il est l'éditeur de la revue éponyme. Il meurt en 1935 et son œuvre malgré la sympathie que lui portait Lucien Febvre ou Henri Berr¹⁵ n'a aucun relais dans l'université. L'autre grande figure française du folklore est alors Arnold Van Gennep, il jouit d'une réputation internationale et il a à son actif un nombre impressionnant de publications au moment où il commence (1937) l'édition de son monumental *Manuel de folklore français contemporain*¹⁶. Malgré un passage à l'université de Neuchâtel avant la Première Guerre mondiale, il demeure très en marge de l'université et sa situation personnelle est précaire¹⁷. Son anticonformisme, son anti-scientisme et sa critique de la sociologie durkheimienne, lui a valu une réputation posthume peu vraisemblable d'anarchiste. Cependant par son œuvre et ses «Chroniques folkloriques» au *Mercure de France*¹⁸, dès 1905, il est selon l'expression de Isac Chiva «une institution incarnée»¹⁹. Marginalisé alors par les sociologues durkheimiens mais aussi par les historiens²⁰, il fait aujourd'hui figure de personnage clé de l'histoire de l'ethnologie de la France. Réfractaire à toute forme de subordination disciplinaire et à toute allégeance intellectuelle, il a occupé dans le renouveau des études de l'ethnologie de la France la place du «prophète» que lui reconnaissait Marcel Mauss lorsqu'il soulignait sa «contribution positive à une discipline dont on peut regretter qu'elle fasse de si lents progrès dans notre pays»²¹. Il a revendiqué, contre l'assimilation à l'ethnologie mais surtout la

¹³ Pierre Saintyves, *Manuel de folklore*, Librairie Emile Nourry, Paris, 1936.

¹⁴ Ce qui le distingue de l'ethnographie : « Il n'y a pas de matière folklorique chez les peuples où l'on ne peut pas distinguer deux cultures, celle de la classe instruite et celle de la classe populaire. » P. Saintyves, *op. cit.*, p. 32.

¹⁵ Il était pressenti pour rédiger le volume sur *La littérature populaire : mythes, légendes, folklore*, dans la collection «L'Evolution de l'humanité».

¹⁶ Daniel Fabre, « Le Manuel de folklore français d'Arnold Van Gennep », in Pierre Nora (éd.), *Les lieux de mémoire*, Gallimard, Paris (Quarto), 1997, p. 3583-3613.

¹⁷ Sans revenu au moment de la rédaction de son *Manuel*, il est contraint de vendre une partie de sa bibliothèque.

¹⁸ Arnold Van Gennep, *Chroniques de Folklore : recueil de textes parus dans le "Mercure de France", 1905-1949*, réunis et préfacés par Jean-Marie Privat, Editions du CTHS, Paris, 2001.

¹⁹ Isac Chiva, «Entre livre et musée...», *op. cit.*, p. 9-33.

²⁰ A. Varagnac parvient à l'isoler au sein de la Société de folklore français.

²¹ Marcel Mauss, «Fragment d'un plan de sociologie générale descriptive. Classification et méthode d'observation des phénomènes

réduction à l'histoire, le statut ancillaire du folklore en tant que discipline scientifique autonome, « étude méthodique, donc science, des moeurs et coutumes »²². Science « biologique » au sens d'une science de la vie. Ce qui intéresse ainsi l'auteur du gigantesque Manuel de folklore, c'est prioritairement le folklore vivant en particulier dans les zones rurales où il s'exprime de manière différente que dans les « masses industrielles ou urbaines » et pour cela le folklore doit effectuer sa rupture épistémologique – « pivotement psychique »²³ avec l'histoire.

Face à ces monuments du folklore des années trente, les deux nouveaux venus, Georges Henri Rivière et surtout André Varagnac semblent plutôt démunis. Agrégé de philosophie, professeur dans un lycée de province où il a fondé la Société de folklore champenois qui lui sert de champ expérimental, André Varagnac fonde avec Pierre Saintyves et la bénédiction de James Frazer, un ami de son oncle défunt Marcel Sembat, la Société de folklore français en 1929 qui devient en 1931, Société de folklore français et colonial. A. Varagnac n'a pas de position assurée mais il va s'efforcer de l'obtenir dans les années trente en cherchant des alliances avec le Centre de synthèse de Henri Berr puis le directeur de l'Encyclopédie française, Lucien Febvre auquel il propose la création d'une Commission des recherches collectives (CRC)²⁴ qu'il animera en organisant plusieurs enquêtes « folkloriques » dans les années trente et constituera le premier fonds documentaire de l'Office de documentation folklorique du Musée des ATP. Pour promouvoir sa conception du folklore, il dispose alors des services de la CRC, des pages de la *Revue de synthèse* ainsi que des *Annales d'histoire économique et sociale*. Il devient le collaborateur de G. H. Rivière avec lequel il sera bientôt en conflit durable et pénible. Dans son petit ouvrage, préfacé par G. H. Rivière, *Définition du folklore*, A. Varagnac, qui n'a ni thèse ni œuvre, reproche à A. Van Gennep de ne s'occuper que des paysans et de la vie rurale et il propose comme définition : « le folklore ce sont des croyances collectives sans doctrine, des pratiques collectives sans théorie »²⁵.

Cependant, aucun des acteurs qui contribuent alors au débat sur le statut du folklore n'est en mesure d'imposer sa définition légitime. Les enjeux proprement scientifiques ou institutionnels sont marqués par les trajectoires des acteurs qui contribuent à la redéfinition du folklore mais ils sont également subordonnés aux enjeux plus larges des disciplines légitimes. Très critique à l'égard des formes traditionnelles du folklore, la sociologie durkheimienne a privilégié l'ethnologie du lointain qui se concrétise notamment lors de la création de l'Institut d'ethnologie en 1925 et c'est à partir de la restructuration du Musée ethnographique du Trocadéro qu'est pensé le possible développement d'une ethnologie du proche.

L'arbitre des controverses intellectuelles sur le folklore pendant ces années-là est Lucien Febvre. Dès les premiers numéros des *Annales*, L. Febvre et M. Bloch portent un regard attentif sur le folklore et se font les vigilants compagnons de route de ses développements. En 1937, dans la *Revue de Synthèse*, L. Febvre commente longuement et positivement le *Manuel de folklore* de P. Saintyves dont il avait rendu compte des travaux. Au lendemain du Premier congrès international de folklore, dans une note substantielle significativement intitulée « Folklore et folkloristes », L. Febvre prend le parti d'André Varagnac contre Arnold Van Gennep auquel il reproche un surprenant « laisser-aller doctrinal »²⁶.

Aussi, le folklore explore une double voie de consécration scientifique et culturelle. Consécration universitaire du côté de l'histoire et de manière moins spectaculaire également

généraux de la vie sociale dans les sociétés de types archaïques » [1934], in *Oeuvres*, t. 3, Editions de Minuit, Paris, 1969, p. 440.

²² Arnold Van Gennep, *Le folklore français. Vol. 1: Du berceau à la tombe. Cycles de carnaval, carême de Pâques*, Robert Laffont, « Bouquins », Paris, 1943, p. 102.

²³ Arnold Van Gennep, *Coutumes et croyances populaires*, Le Chemin vert, Paris, 1980, p. 80.

²⁴ Cf. Bertrand Müller and Florence Weber, « Réseaux de correspondants et missions folkloriques. Le travail d'enquête, en France, vers 1930 », *Gradhiva, Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, n° 33, 2003, p. 43-56.

²⁵ André Varagnac, *Définition du folklore*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1938, p. 18.

²⁶ Lucien Febvre, « Folklore et folkloristes. Notes critiques », *Annales d'histoire sociale*, 1, 1939, p. 152-160.

du côté de la sociologie ; elle se manifeste dans les publications novatrices des années trente comme les *Annales d'histoire économique et sociale*. L'arbitrage sera insuffisant et le folklore en France, à la différence de nombreux autres pays, ne trouve pas sa place dans l'université. Une seconde voie muséographique et culturelle paraît alors plus prometteuse.

Le folklore entre laboratoire et musée

L'adjoint que choisit Paul Rivet pour développer une section française du Musée de l'homme n'est pas un universitaire. Comme A. Varagnac, et bien d'autres, G. H. Rivière est un élève assidu des cours de M. Mauss, mais il n'a qu'un diplôme de bachelier. Il est en fait un homme de culture, pianiste, il accompagne Joséphine Baker au Bœuf sur le toit ; il a tissé un réseau très important de relations dans les milieux culturels parisiens ; il fréquente également les salons privés, ceux des mécènes David David-Weill ou Charles de Noailles qui le recommanderont à Paul Rivet. Dès sa première exposition sur «Les arts anciens de l'Amérique», il démontre ses talents d'organisateur et ses idées novatrices d'une «ethnologie spectaculaire». Le développement de l'Institut d'ethnologie, la restructuration du Musée d'ethnographie, la création d'un cours de folklore à l'École du Louvre sont autant d'instruments visant à la formation des conservateurs de futurs ethnomusées ; ils confortent la mise en œuvre d'un programme culturel qui participe de la valorisation de ce que M. Mauss appelle alors les «archives de l'Humanité», rappelant ainsi la vocation culturelle du musée mais aussi sa mission scientifique. Chargé en 1935 par le directeur des Beaux Arts Georges Huysmans de tracer les lignes d'un futur musée français de folklore, G. H. Rivière, abandonnant l'idée de l'«écomusée» en proposa la formule paradigmatique : le musée-laboratoire, associant la collecte, le classement et la conservation systématique des objets et des expressions du folklore par des spécialistes à leur mise en scène esthétique et pédagogique à destination du grand public. Les obstacles nombreux qui ralentiront la concrétisation de ses rêves muséographiques ne l'empêcheront pas de multiplier les interventions et en particulier les expositions. Pendant la phase de rénovation du Musée, il organise plus de soixante-dix expositions qui ont un grand succès populaire. Il multiplie les voyages et les missions à l'étranger aux Etats-Unis, en Suède, en Allemagne, dans les pays baltes, en Russie et en Pologne. Il utilise toute son énergie et mobilisera tous ses réseaux personnels dans tous les milieux culturels, politiques et universitaires pour mettre sur pied un musée d'ethnologie de la France créé officiellement en janvier 1937, mais sans bâtiment spécifique avant 1972. G. H. Rivière n'est pas un théoricien du folklore. Il s'arrange des définitions qui lui paraissent les plus opportunes et les plus adéquates, suit une démarche pragmatique et parfois opportuniste, propose un programme scientifique, éducatif, esthétique et national²⁷ qui valorise l'objet folklorique, scientifiquement : dans ses classements (la mise en fiches), et esthétiquement : dans la présentation (le fil de nylon, la lumière), en tant qu'objet d'art et objet ethnographique, désormais document et témoin de la civilisation dont il est extrait.

Privé de bâtiment spécifique, G. H. Rivière met l'accent sur la création des collections et à cette fin multiplie les missions. Dans les années trente, il organise près de 50 expéditions dont la plus célèbre demeure Dakar-Djibouti entre 1931 et 1933 qui rapporta au musée plus de 3500 objets, 6000 photos 200 enregistrements sonores à partir desquelles plus de 15000 fiches furent établies. Elle fit l'objet d'une exposition en 1933. En 1937, la seule véritable création durable est l'Organisation de documentation folklorique animé par Marcel Maget.

Arnold Van Gennep, soigneusement tenu à l'écart de la plupart de ces opérations, reconnaîtra dans sa «chronique de folklore» du 1^{er} août 1938 le développement en France d'un «mouvement folklorique plus spectaculaire que scientifique». Se référant aux manifestations folkloriques organisées pour la réouverture du palais de Chaillot, il note les changements intervenus « sous l'impulsion d'un homme actif, et qui aime vraiment nos arts populaires» : «

²⁷ Cf. Nina Gorgus, *Le magicien des vitrines...*, op. cit., p. 55 et ssq.

notre musée de folklore, sous un nom nouveau il est vrai, sera l'un des meilleurs, sinon des plus riches, de l'Europe²⁸.»

L'ethnographie de la France est donc d'abord muséale, son avenir se dessine dans le musée-laboratoire des Arts et traditions populaires, qui est aussi, selon G. H. Rivière, un «musée-synthèse» : «Le seul valable pour les masses. [...] Un musée qu'on peut parcourir sans guide.²⁹» La réorganisation du Palais de Chaillot instaure un débat, alors international, sur de nouvelles formes muséales, et en particulier une discussion sur les modalités qui permettent d'articuler science et musée, qui marque le début de la muséologie moderne dont G. H. Rivière sera l'un des grands acteurs.

Le folklore : science du peuple ? divertissement pour le peuple ?

La création du musée des Arts et traditions populaires dans les murs du Palais de Chaillot participe, selon Jean Jamin, de l'idée de penser le populaire sur le mode du primitif³⁰. La fusion de la société française de folklore et la société d'ethnographie en 1932 qui réunit ainsi les folkloristes et les ethnologues paraît être une autre expression de cette confusion des genres. Le peuple ou plus largement le populaire est l'un des points de cristallisation où se croisent sans forcément converger de nombreuses expressions culturelles, scientifiques ou idéologiques dans les années trente. L'expression même de Front populaire dont la signification excède à l'évidence une formule de large rassemblement électoral des gauches mériterait en soi une analyse détaillée³¹. Folklore est également de ce point de vue une expression floue : elle renvoie à la fois à un objet : la connaissance du peuple conçue comme culture du peuple, au savoir de cet objet : la science qui s'intéresse à la culture populaire. L'ambivalence est accrue encore par la confusion entretenue entre connaissance et pratique³². Le concept du musée-laboratoire des Arts et traditions populaires articule un projet scientifique et une entreprise culturelle qui est une autre version de cette ambivalence, accentuée encore par le moment historique qui consacre politiquement le populaire au moment où s'accélère l'effacement de la figure romantique du peuple. Qu'en est-il en effet de la figure du peuple dans la conception du folklore qui sous-tend les actions scientifiques et culturelles qui sont alors soutenues ? La promotion du folklore ne porte pas à elle seule l'élection du populaire qui est partagée dans des cercles très larges avant même qu'elle ne trouve une consécration avec l'arrivée au pouvoir des gauches. Cette figure est en fait plurivoque sinon équivoque.

La vogue de la «culture populaire» et une certaine forme de «vulgarisation folklorique» s'inscrivent dans le renouveau ou le retour du régionalisme de l'entre-deux-guerres. La littérature et plus largement la culture se réapproprient le régional et le local³³. Les sciences sociales, l'histoire ou la géographie y contribuent à leur manière. La politique sociale et culturelle du Front populaire, la création des congés payés, le développement de politiques culturelles éducatives, amplifient encore la valorisation du littoral, du régional, du local. «Le peuple de Paris et de la France découvre la nature, la mer, la montagne, le temps disponible et vacant³⁴.» Dans ce sens, le folklore est doublement «savoir du peuple» : il propose au peuple les instruments culturels de son divertissement et ceux de la connaissance de son identité. Ce que dit bien la formule de G. H. Rivière lorsqu'il annonce son programme muséographique : « Donner à un musée principalement conçu pour le peuple un nom populaire : Musée des Arts

²⁸ Cf. Arnold Van Gennep, *Chroniques de Folklore*, op. cit., p. 199.

²⁹ Georges Henri Rivière, «Les musées de folklore à l'étranger et le futur Musée de folklore français des arts et traditions populaires», *Revue de folklore français et de folklore colonial*, mai-juin, 1936, p. 68.

³⁰ Jean Jamin, «L'histoire de l'ethnologie est-elle une histoire comme les autres?», *Revue de synthèse*, n° 3-4, 1988, p. 469-483.

³¹ A ce sujet voir ci-dessus, l'article de Vincent Chamberlac, p. 000.

³² Qu'évite notamment la langue allemande en distinguant *Volkskunde* et *Urkunde*.

³³ Anne-Marie Thiesse, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle époque et la libération*, PUF, Paris, 1991.

³⁴ Henri Lefebvre, cité par Nina Gorgus, *Le magicien des vitrines*, op. cit., p. 96.

et traditions populaires³⁵.» Cette tendance a connu ses expressions populistes. Ainsi Jacques Soustelle lançait cet appel enthousiaste dans *Vendredi* : « Ouvrons la porte de la culture : brisons la muraille qui entourait, comme un beau parc interdit aux pauvres gens, une culture “élite” de privilégiés³⁶.» Pour autant, la démocratisation de la culture n’est pas encore véritablement à l’ordre du jour, ici encore, la formule de P. Ory d’une «popularisation de la culture» paraît plus pertinente car ce qui est en jeu, c’est la culture du peuple pour le peuple.

Qu’est-ce que le peuple ? Les folkloristes ont leur définition. Pierre Saintyves, refusant d’assimiler le populaire au primitif ou de séparer le monde rural et l’espace urbain, fonde sa définition du folklore sur une opposition entre la culture populaire et la culture des élites. C’est donc un critère apparemment culturel : l’«instruction» et l’écriture qui lui paraît décisif. L’objet du folklore n’est assurément «rien moins que l’étude de la vie du peuple toute entière», mais seulement dans la «vie civilisée» : « Il n’y a pas de matière folklorique chez les peuples où l’on ne peut pas distinguer deux cultures, celle de la classe instruite et celle de la classe populaire³⁷. Sociologiquement, le peuple de P. Saintyves est une notion très englobante qui comprend les paysans et les ouvriers des villes, la «foule des petits fonctionnaires», la grande masse des employés mais aussi des parvenus « ces pseudo-bourgeois qui n’ont acquis que la seule aisance, mais dont l’esprit, faute d’instruction et de sens critique, ne se distingue pas véritablement de l’esprit populaire³⁸. Autant de catégories qui renvoient à la culture populaire, culture non officielle, culture du grand nombre. Cette définition demeure en effet plus culturelle que sociale ou économique.

Si pour A. Van Gennep, «le milieu dans lequel se forment, se développent, s’atténuent et se transmettent les phénomènes folkloriques est le Peuple», il se rallie cependant à une conception plus restrictive et plus ruraliste du populaire. Le peuple, ce sont prioritairement les paysans, leur culture régionale, ainsi que les «survivances du rural dans les milieux urbains³⁹. De manière très nette, tout en refusant d’historiciser le folklore, A. Van Gennep propose une double coupure historique : la Révolution française qui a marqué la rupture avec les corporations ; l’industrialisation et le machinisme qui a amorcé la disparition du folklore. Le folklore a ainsi disparu des villes, « la grande industrie moderne est un facteur de désagrégation, parfois même de destruction, de la vie populaire, et surtout de certaines activités populaires d’ordre à la fois pratique et esthétique⁴⁰.

Curieusement, il reprochera à A. Varagnac d’écarter de sa définition du folklore «la vie spécifiquement ouvrière» ainsi que la «distinction d’après les classes sociales» mais aussi surtout, en remplaçant «populaire» par «collectif», d’éliminer de la notion du peuple. Pourtant A. Varagnac, dans son opuscule qui reprend ses leçons introductives à l’Ecole du Louvre, consacre – il est l’un des rares – quelques pages au «Folklore ouvrier». Il retient cette expression parce qu’elle constitue une «projection» particulièrement pertinente pour définir le caractère «collectif» du folklore. L’un des premiers exemples – autobiographique – qu’il cite se réfère précisément à une expérience folklorique ouvrière : la rengaine annonçant un licenciement prochain chantée par un apprenti dans l’imprimerie dans laquelle il suivait la fabrication de la revue *Clarté* dont il était le secrétaire de rédaction⁴¹. Par cet exemple, A.

³⁵ G. H. Rivière, cité par Nina Gorgus, *Le magicien des vitrines*, op. cit., p. 97.

³⁶ *Vendredi*, 26 juin 1936.

³⁷ P. Saintyves précise : « la littérature populaire suppose une littérature savante, comme le droit coutumier suppose un droit écrit.», *Manuel de folklore*, op. cit., p. 32.

³⁸ *Ibid.*, p. 35.

³⁹ A. Van Gennep, *Le folklore français...*, op. cit., p. 41.

⁴⁰ Arnold Van Gennep, *Coutumes et croyances populaires*, Le Chemin vert, Paris, 1980, p.

p. 13. Il en arrive finalement à définir le folklore comme l’« étude méthodique, donc science, des moeurs et coutumes », et il précise : « Il est inutile d’ajouter “populaires”, parce que les moeurs et coutumes sont des phénomènes collectifs généraux, discernables indépendamment de la race, du type de civilisation, de la classe sociale ou, dans certains pays (Inde) des castes professionnelles. » *Ibid.*, p. 102.

⁴¹ Cf. *Définition du folklore*, op. cit., p. 5.

Varagnac insiste sur la dimension non paysanne du folklore qui peut parfaitement être une «création» et une «tradition» ouvrière et urbaine. Il en tire aussi une autre dimension du folklore comme expression du présent. Mais s'il se réfère au folklore ouvrier, A. Varagnac ne le réduit pas à la tradition populaire et le folklore ne se limite pas au «folk», puisqu'il s'agit également de tenir compte des «coutumes folkloriques en usage dans la bourgeoisie ou l'aristocratie»⁴². Ce qui le conduit à énoncer les caractéristiques des phénomènes folkloriques qui sont tout à la fois collectifs, répétitifs ou créés, conformistes ou spontanés ; internationaux, régionaux ou locaux et plus rarement nationaux, fonctionnels, stables et changeants. Ces caractéristiques définissent le folklore ouvrier qu'il ne réduit pas à des survivances populaires d'origine plus ou moins rurales ni même ici à une expression dégradée des traditions et coutumes artisanales pour l'ériger en une expression et une production qui a ses modalités propres. A. Varagnac marque donc à ce sujet un écart important avec P. Saintyves et A. Van Gennep.

En 1936, il lance dans la *Revue de folklore français* un questionnaire (cf. Annexe 1, p. 000) sur les grèves en cours et les occupations d'usines aux fins d'enregistrer les expressions et l'ampleur de «ce folklore spontané». Il rappelle aussi l'exemple souvent cité de l'«enterrement de la semaine de 48 heures» et des cortèges improvisés mêlant les thèmes de la «noce comique» ou de «l'enterrement burlesque» qui empruntent aux phases du Carnaval : le triomphe de mardi-gras, et ses obsèques le lendemain de son cortège nuptial. (Cf. annexe 2, p. 000)

Collaboratrice du musée des Arts et traditions populaires et rédactrice à la revue communiste *Clarté*, Agnès Humbert écrit à l'occasion de l'ouverture d'un musée qui «sera avant tout le musée du Peuple français» : « Il est tout à fait inexact de penser que le folklore ouvrier est mort. [...] Les loisirs forcés des ouvriers ont donné lieu à un réveil de traditions populaires que l'on croyait à jamais oubliées, traditions qui sont la base même de notre vieille civilisation nationale et qu'il importe d'étudier, de comparer, non pas comme des phénomènes curieux et coupés de la vie, mais au contraire, en fonction même de cette vie dont elles sont issues»⁴³.

Pourtant ces timides et rares incursions dans le domaine de la culture ouvrière ne doivent pas faire illusion : elles sont restées sans prolongement et le peuple ouvrier est demeuré largement étranger aux préoccupations des folkloristes. Malgré sa conception très moderniste du musée de société, G. H. Rivière ne manquait pas de marquer nettement la différence entre «art savant» et «art populaire» qui n'est souvent pas «autre chose qu'une production savante dégénérée». La définition qu'il emprunte au dossier de la Coopération intellectuelle sur *Art populaire et loisirs ouvriers* est encore plus explicite : « L'anonymat de ses créations, leur spontanéité, le traditionalisme qui domine son développement distinguent nettement le domaine de cet art de celui qu'on a l'habitude d'appeler "grand art", à caractère conscient et individualiste »⁴⁴.

Ces appels au peuple et ces manifestations proliférantes «pour le peuple et non par le peuple» (G. H. Rivière) occultent paradoxalement l'émergence de la figure du peuple industriel et ouvrier qui fait irruption dans la vie publique française lors des grandes grèves de 1936 et annonce l'invention d'une nouvelle tradition de la classe ouvrière qui submerge littéralement l'ancien mouvement ouvrier⁴⁵. Pourtant, comme le relève judicieusement Gérard Noirielle, dès les premiers jours du Front populaire, un travail est à l'œuvre pour produire de la

⁴² *Ibid.*, p. 27.

⁴³ Agnès Humbert, «Folklore et musée», *Clarté. Revue mensuelle d'information et de documentation politiques*, 8 mars 1937, p. 143-145.

⁴⁴ Cf. Gerges Henri Rivière, « Les musées de folklore à l'étranger et le futur «Musée français des arts et traditions populaires», *Revue de folklore français et de folklore colonial*, n° 2, 1936, pp. 58-71, cité d'après la reproduction dans Tiphaine Barthelemy et Florence Weber, *Les campagnes à livre ouvert*, Presses de l'ENS, Paris, 1989, p. 184-185.

⁴⁵ Cf. Gérard Noirielle, *Les ouvriers dans la société française. XIXe-XXe siècle*, Editions du Seuil (Points), Paris, 1996.

continuité dans la rupture. L'immense manifestation du mur des Fédérés qui consacre la filiation avec la Commune, les cérémonies du 5 juin, les manifestations notées par A. Varagnac et A. Humbert participent de ce travail symbolique qui s'accompagne d'une véritable «folklorisation» du peuple. La tâche littéralement première du folklore s'inscrit ainsi dans une double urgence : sauvegarder le patrimoine culturel d'un monde rural et artisanal en voie rapide de disparition, colmater le scandale et les violences de la barbarie industrielle. C'est cette tâche que s'assigne G. H. Rivière : « Notre époque, écrasée par l'hypertrophie du machinisme, déchirée par l'anarchie économique, est une époque de standardisation en même temps que de spécialisation à outrance. [...] une production populaire de plus en plus sporadique, aberrante, étouffée par la production industrielle⁴⁶. » Le folklore contribue ainsi à culturaliser les traditions populaires en valorisant un âge préindustriel, artisanal et rural disparu et inoffensif ; le musée esthétise le geste du forgeron au moment précis où celui-ci perd toute réalité économique et sociale. Lorsque le folklore retrouve dans la grève ou les manifestations des traditions musicales ou festives anciennes, il refoule la violence sociale et politique qui d'abord s'y manifeste. Ce qui est ici évacué, c'est la violence industrielle et son corollaire, l'exode rural, au profit de l'élection de la figure antéindustrielle et antéurbaine du peuple rural et artisanal. C'est aussi l'émergence d'une culture ouvrière dans sa réalité sociale et économique et l'explosion de l'identité rurale qui sont niées.

Dans ce sens, le folklore renoue avec la fonction qui fut la sienne au XIXe siècle mais il change de cible. Au XIXe siècle, ce sont les classes rurales, jugées réactionnaires, hostiles et obscurantistes qui avaient mobilisé les pratiques d'intégration républicaine que l'on retrouve enfouie dans les petites patries dont les agents furent les instituteurs. Le paysan est ainsi devenu un mythe : « Il s'enfonce dans des cultures. » selon la jolie expression de Nelly Wolf⁴⁷ et ce n'est pas un hasard que ce mythe se soit densifié précisément dans les années trente. Elle relève astucieusement les travaux d'André Siegfried ou de Daniel Halévy, par ailleurs historien du socialisme. Celui-ci écrit un *Essai sur le mouvement ouvrier en France*, mais il intitule son ouvrage sur les campagnes, *Visites aux paysans du Centre*. Dans les années des congés payés, l'ouvrier en effet s'analyse, il est appréhendé sous le mode statistique, alors que le paysan se visite.

On peut y voir assurément l'une des manifestations de la crise de la société industrielle et de ses représentations, société en apparence déritualisée, désacralisée, presque entièrement sécularisée, elle paraît vouée à l'uniformisation des mœurs et de la pensée. Ce mouvement, amorcé au lendemain de la Première Guerre mondiale et qui coïncide avec une crise profonde de la société française qui voit à la fois reculer la paysannerie et se transformer profondément la classe ouvrière.

Les folkloristes en tout cas ne saisissent pas alors la naissance de nouvelles formes de folklorisation de la classe ouvrière portées notamment par le Parti communiste. *Fils du peuple*, paraît en octobre 1937. Inaugurant la fabrique des héros communistes, la « fausse autobiographie » de Maurice Thorez ne fait que reproduire le problème de la représentation des classes populaires, pointé par Bernard Pudal : « êtres prises au piège d'un récit qui ne laisse d'autre alternative à ses mandataires que d'être parlé, y compris quand ils accèdent à la prise de parole, par l'institution qui les re-connaît »⁴⁸.

Une autre figure du peuple se profile alors : celle du peuple-consommateur. C'est lui qui fera notamment l'objet des appropriations statistiques qui s'amorcent alors, il est lui aussi sous une forme partiellement « folklorisée » au cœur d'une grande entreprise scientifique des années trente, *l'Encyclopédie française*. L'évoquer ici, même brièvement en épilogue, permet de rappeler que les enquêtes folkloriques menées par A. Varagnac dans le cadre de la

⁴⁶ G. H. Rivière, « Les musées de folklore... », in T. Barthelemy et F. Weber, *Les campagnes à livre ouvert*, op. cit., p. 196.

⁴⁷ Nelly Wolf, *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Puf, Paris, 1990, p. 102.

⁴⁸ Bernard Pudal, « Le «peuple» dans *Fils du peuple* », *Sociétés et représentations*, 1999, p. 265-279.

Commission des recherches collectives devaient alimenter le volume XIV intitulé précisément dans sa première version, demeurée inédite : Bien-être et loisir. Il ne paraîtra qu'en 1954 sous un titre nouveau *Civilisation quotidienne* et sous la direction de Paul Breton... commissaire général du Salon des Arts ménagers...

Annexe 1 : «Projet de questionnaire sur le folklore des grèves», par André Varagnac

Quelle que soit l'opinion que nos collègues partagent relativement au caractère politique ou social du mouvement de grève revendicative, nous avons là une occasion exceptionnelle d'étudier le folklore ouvrier contemporain.

Rappelons tout l'intérêt que nos regrettés maîtres P. Sébillot et P. Saintyves attachaient à l'observation du folklore urbain.

Les circonstances actuelles présentent une expérience sans précédent, en ce sens que les ouvriers se sont volontairement séparés, pendant plusieurs jours, dans chaque ville, du restant de la population urbaine. S'ils ont occupé leur loisirs par des jeux, fêtes, etc., ils l'ont fait indépendamment de toute influence extérieure, ce qui fournit des conditions remarquables pour nos analyses.

Je propose donc à nos délégués et collègues de répondre au questionnaire suivant :

1. Depuis combien d'heures ou de jours les locaux étaient-ils occupés quand les premières distractions ont été organisées (dances, concerts, jeux, etc.) ? Comment a été prise l'initiative ? Comment se sont organisées ensuite ces petites fêtes ?
2. Décrire de jour en jour les distractions imaginées. S'il y a eu petit concert, noter les instruments, indiquer les principaux airs chantés ou qu'on a souvent chanté en chœur ? A-t-on fait de nouvelles paroles sur des airs connus ? Si oui, écrire ces paroles et dire sur quel air.
3. S'il y a eu mascarade, décrire les déguisements, les chapeaux ou coiffures comiques, les maquillages, etc. Décrire les petits chars improvisés. Noter ce qui figurait sur les pancartes des cortèges. Décrire éventuellement les exécutions symboliques.
4. S'il y a eu décoration des locaux occupés, décrire les décorations avec autant de précision que possible
5. Dans tous les cas où on le pourra, recueillir et envoyer les photos qui auraient été prises sur tous les jeux, exercices de culture physique, concours et amusements de toute sorte au cours de l'occupation des lieux de travail.

Source : André Varagnac, *Revue de folklore français et de folklore colonial*, 7, 1936, p. 130.

Annexe 2 :



FIG. 9. — Cortège de l'enterrement de la semaine de 48 heures (Paris, Porte de Choisy, 1936).
(Cliché Combarlier).

Source : André Varagnac, *Définition du folklore*, *op.cit.*, p. 72.